

LES RITES DE LA NAISSANCE CHEZ LES BEZANOZANO

par

JEAN POIRIER

Chez les Bezanozano de la haute vallée du Mangoro (1), comme ailleurs, la naissance n'est que le début de l'existence biologique autonome et ne réalise pas l'intégration de l'enfant au groupe social. Cependant, la sympathie particulière qui accueille ici la venue de tout enfant — fût-ce un enfant adultérin ou naturel — explique peut-être qu'il soit, sinon intégré, du moins admis ; les exceptions ne concernent que les enfants nés sous un destin mauvais, qui étaient autrefois éliminés (sauf ceux qui triomphaient des ordales auxquelles ils pouvaient parfois être soumis). La naissance à la vie sociale interviendra plus tard ; non pas à l'imposition du nom (si le nom a une charge ésotérique, il ne signe pas l'avènement de l'enfant à l'existence du groupe) (2), mais lors de rituels spécifiques : la première coupe de cheveux et la circoncision. C'est de la naissance à la vie biologique qu'il sera question ici, ce rite de passage étant indissociable de la grossesse. Il s'agit de problèmes très mal connus puisqu'aucune enquête ne les a abordés

(1) Les Bezanozano — quarante mille environ — habitent le « gradin intermédiaire » qui sépare les hauts-plateaux de la côte, depuis les sources du Mangoro jusqu'au sud de Beparasy. Autrefois, ils occupaient une série de collines fortifiées, sur trois ensembles montagneux : la « falaise » de l'Angavo, son prolongement : le massif du Fody, et la seconde falaise dite parfois falaise de l'Ankay. Aujourd'hui devenus riziculteurs et éleveurs, ils sont disséminés dans la plaine de l'Ankay.

(2) Cette charge ésotérique semble d'autre part moins forte qu'elle ne l'est, par exemple, en Afrique ; le nom *désigne* l'être ; il ne l'est pas. On peut cependant agir sur les qualités substantielles de l'être par une dénomination particulière (*infra*, p. 16). Mais la magie du nom demeure limitée ; c'est ainsi — fait notable — qu'il n'existe pas de noms secrets.

jusqu'à maintenant ; l'ethnographie de la grossesse et de l'accouchement place cependant l'observateur au centre des préoccupations du groupe, puisqu'il s'agit d'une phase centrale de la vie sociale, qui se répète indéfiniment, et qui recoupe l'ensemble des thèmes sur quoi est édifié le patron culturel.

Le Bezanozano connaît parfaitement la durée normale de la conception, s'il en discerne très imparfaitement les mécanismes biologiques. Il distingue cependant, dans certaines régions, deux durées différentes non pas suivant le sexe de l'enfant, mais suivant l'âge de la mère : les jeunes femmes auraient une grossesse de neuf mois, les femmes plus âgées — primipares ou non — auraient une grossesse de dix mois. On estime parallèlement que la grossesse varie avec le rang de naissance de l'enfant ; le premier né est porté neuf mois ; du second au septième, l'enfant est porté dix mois ; à partir du huitième, la grossesse dépasse dix mois et quelques semaines. Le droit coutumier estime le délai maximum à une dizaine de mois, mais n'a jamais accordé un grand intérêt à la question puisqu'il fait à l'enfant dit « naturel » — qui n'est pas ici, défini comme tel — un sort analogue à celui de l'enfant légitime.

La situation d'une femme enceinte est toujours un peu marginale, en ce sens qu'elle est fragilisée, et qu'elle requiert des précautions spéciales ; cette fragilisation culminera au moment de l'accouchement (1) ; c'est tout le groupe alors qui est solidaire dans le danger, puisque la femme porte en elle la garantie de la survie du lignage ; de là un réseau d'interdits de protection tissé autour d'elle (parfois contre elle-même). Ce temps d'attente se prolongera par des rituels de purification. La fragilité de la femme ne se situe pas tant sur le plan physiologique — puisque d'ailleurs la grossesse et l'accouchement posent ici beaucoup moins de problèmes qu'en Occident et, compte tenu des conditions d'hygiène — se passent beaucoup plus simplement et beaucoup mieux — que sur le plan ésotérique. C'est ainsi, nous le verrons, que la femme Bezanozano, pourtant plus résistante que la femme européenne, devait autrefois observer au total plus de deux mois de retraite, alitée, dans une ségrégation entourée de multiples interdits.

Les relations sexuelles avec le mari ou, s'il s'agit d'une femme non mariée, avec le partenaire, persistent pendant la plus grande partie de la grossesse ; on conseille simplement de réduire leur nombre ; elles doivent cesser complètement à partir du septième ou du huitième mois ; la continuation de la vie sexuelle est non seulement permise mais recommandée, à condition qu'il n'y ait pas d'abus ; on pense que les rapports rendront l'enfant plus robuste et, en particulier, plus viril. Il est

(1) Elle est d'ailleurs aussi nettement affirmée lors des menstruations.

recommandé à la femme de travailler — sans fatigue excessive — au moins pendant les cinq premiers mois de la grossesse; la tradition favorise ainsi un « exercice modéré » que préconise aussi la médecine occidentale contemporaine.

Les « envies » alimentaires doivent être satisfaites (*ratsina*); il s'agit généralement de fruits au goût acide ou amer, qu'on consomme parfois avec du sel et des piments. On pense que ce *sakafo* (1) de la mère est également la nourriture de l'enfant et que celui-ci pourrait pâtir de la privation maternelle; de plus, la non-satisfaction d'une envie entraînerait des difficultés au moment de l'accouchement. Il existe cependant des limitations; si la femme consomme une quantité exagérée de poisson, le bébé naîtra avec une bouche en forme de bouche de poisson, ou avec de tout petits yeux « comme ceux d'un hérisson ». Quelques aliments sont prohibés : le manioc ou les patates grillés car l'enfant aurait des difficultés pour sortir du sein de la mère; les courges, car l'enfant risquerait d'être chauve. La femme ne doit pas manger les aliments qui restent collés au fond des récipients sinon l'enfant restera, de la même façon, accroché en son sein.

Les principaux *fady* (interdits) sont les suivants : la femme ne doit pas s'asseoir sur le seuil de la porte de la case, ni parler à une personne qui y est assise, sinon l'enfant demeurerait au seuil de l'utérus; elle ne doit pas enjamber une hache ou un coupe-coupe, sinon l'enfant serait bancal; elle ne doit pas passer la tête par une ouverture sans franchir celle-ci de tout le corps, de peur de gêner, là encore, la sortie de l'enfant; elle ne doit pas regarder des choses trop laides ou repoussantes, sinon l'enfant risquera de naître difforme; elle ne doit pas porter une ceinture de corde, sinon l'accouchement sera difficile. Elle ne doit pas prêter un trop grand intérêt à un homme, sinon l'enfant ressemblerait de façon frappante à celui-ci. Elle évitera de porter du gingembre sur elle, sinon l'enfant aurait une éruption de boutons sur le visage.

D'autres *fady* sont moins fréquents; par exemple, l'interdiction faite à la femme enceinte de pénétrer dans le grenier à riz; elle ne le pourra qu'après l'accouchement; de même, l'interdiction de tuer des coqs ou des poules, ou celle d'enjamber un pilon, de s'asseoir dans une soubique (1) ou sur un mortier; ou encore l'interdiction de traverser un parc à bœufs quand elle va satisfaire un besoin naturel, ou de grimper sur un arbre sacré. Enfin, elle ne doit pas se moquer d'un être infirme ou contrefait, de peur d'attirer le même mal sur l'enfant.

La prévision du sexe de l'enfant à naître se fait soit à partir

(1) Nourriture, repas.

(2) *Sobika* désigne une corbeille  panier faits de roseaux tressés; terme générique francisé, passé dans la langue courante.

de l'observation des formes de la femme, soit après une vérification expérimentale. Si le ventre maternel saille en avant, le bébé sera un garçon; si au contraire le ventre est arrondi, on attendra une fille. Si l'enfant est porté à droite, ou bouge sur la droite, ce sera un garçon; dans le cas contraire, une fille. La présence d'un garçon s'accompagne également d'une « trace noire » (vergeture) située sur le milieu du ventre. On peut aussi, quand la grossesse dépasse sept mois, ou quand la future mère a des seins très développés, presser le sein gauche pour en faire couler quelques gouttes de lait; les gouttes tombent dans un récipient qui a été spécialement bien nettoyé et qui contient de l'eau très propre (aujourd'hui, on utilise, quand cela est possible, de l'eau filtrée). Si le lait se répand à la surface du liquide, l'enfant sera une fille; si au contraire il descend immédiatement vers le fond du récipient, ce sera un garçon. On pense aussi que si la femme est toujours plus ou moins malade pendant sa grossesse, l'enfant sera un garçon.

L'activité de la femme au cours de la grossesse est réduite, mais on conseille de ne jamais arrêter complètement le travail : la femme doit marcher, vaquer à ses occupations sans cependant se fatiguer; on lui conseille plus particulièrement de piler du riz, à un rythme normal.

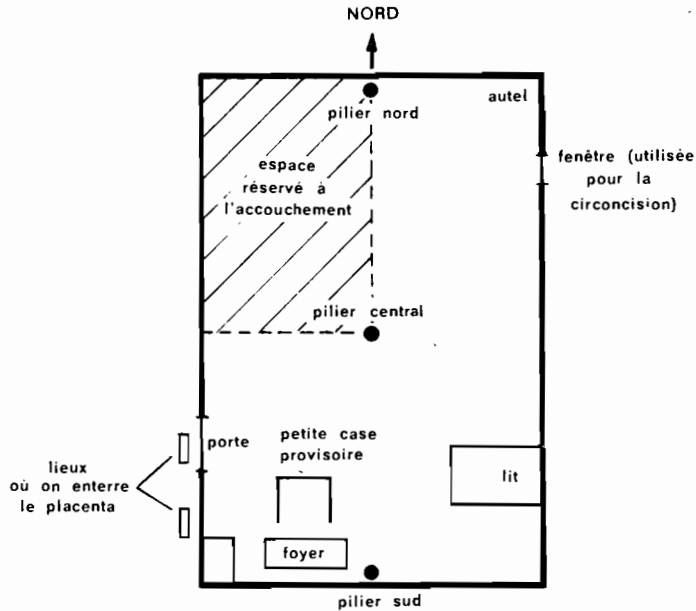
*

**

L'accouchement proprement dit se fait aujourd'hui dans la case à un emplacement bien déterminé. On sait que la maison malgache est un microcosme qui se situe dans l'espace en fonction d'une géométrie ésotérique précise fondée sur l'astrologie. Nous ne reviendrons pas ici sur son architecture qui est élaborée d'après les directions cardinales et qui symbolise le comput; la segmentation de l'espace est liée étroitement à la segmentation du temps. Chez toutes les sociétés malgaches, l'espace réservé à la parturiente se situe dans la moitié ouest de la maison. Chez les Bezanozano, la répartition des fonctions est un peu différente en ce sens que, d'une part, le lit où couche la femme enceinte se trouve souvent où sont placés normalement les lits, c'est-à-dire dans la partie est, la tête du lit contre la paroi, le dormeur étant étendu la tête à l'est, (présenter les pieds dans la direction des ancêtres serait une attitude sacrilège); il peut aussi être placé plus près du foyer surtout en saison fraîche (1); mais au moment des douleurs, la future mère ira s'étendre sur une natte dans le quart nord-

(1) C'est vers le sud que se font les besognes impures ou dangereuses; si le foyer est toujours situé contre la paroi sud, c'est sans doute pour protéger la case contre les influences mauvaises qui viennent de cette direction. L'usage du feu comme technique de purification est une constante qui se retrouve dans les diverses ethnies malgaches sans exception.

ouest de la case, dans l'espace A du plan ci-dessus (zone hachurée); après la délivrance, son lit sera installé près du foyer. Autrefois, on dressait un embryon de case auprès du foyer en fixant des nattes (*Kombo*) sur un léger bâti; la mère



et l'enfant s'installaient après la naissance; il s'agissait d'enter surtout le fond qui pouvait provoquer une maladie souvent mortelle (*Sovoka*); cette case n'avait que trois parois, le côté donnant sur le foyer restant ouvert.

L'accouchement se fait en présence de femmes, proches parentes de la femme ou du mari; les hommes ne sont pas admis, à l'exception du mari. Autrefois la femme regagnait sa famille d'origine où elle demeurait un mois lunaire; revenue dans la famille de son mari, elle observait une nouvelle retraite qui durait également un mois; ce mois écoulé, l'enfant et elle-même pouvaient sortir. Aujourd'hui, ce retour temporaire est devenu très inconstant (1) et les délais de ségrégation ont été considérablement réduits; ils dépendent en fait des possibilités matérielles du ménage; si le mari est riche, la femme pourra demeurer inactive pendant un mois; sinon elle reprendra ses occupations au bout de quelques jours.

(1) Il persiste en un certain nombre de régions, par exemple dans la cuvette de Didi.

La présence d'une matrone (servant de sage-femme) est inconstante. Cette spécialiste est la *reninjaza* (mère de l'enfant) ou *mpampivelona* (celle qui donne la vie).

La position de la femme sur la natte, dans l'espace réservé, est invariable : jambes relevées, couchée sur le dos. Autrefois, il semble que les femmes présentes dans la case se dénudaient.

L'accouchement est généralement facile; pour le faciliter on a souvent accroché une clef au-dessus de la porte. La femme peut crier librement. En cas de difficultés, la *reninjaza* fait absorber des breuvages spécifiques, ou va prendre une feuille quelconque qu'elle jette sur le ventre de la femme (*fandatsaka*); on peut aussi faire absorber à la femme de l'eau dans laquelle a trempé la clef d'une porte ouverte; un accouchement particulièrement difficile est la conséquence — et la preuve — d'une mauvaise conduite, soit de la femme, soit de son mari; la femme doit avouer ses amants; il en est de même pour le mari; ce dernier peut aussi affirmer sa paternité en enjambant le corps de sa femme; on pense que ce geste est de nature à rassurer l'enfant (1); s'il s'agit d'une fille non mariée, c'est en application du même principe que l'on va chercher le père présumé en cas d'accouchement très difficile; l'intéressé se penche sur la femme en disant *Mivoaha fa izaho no rainao; sors : je suis ton père*. On pouvait aussi, toujours dans le but de rassurer l'enfant réticent, porter la femme enceinte tout autour de la maison dans les quatre directions cardinales.

Les Bezanozano attachent une importance particulière à la huitième naissance, et considèrent qu'elle menace d'être très difficile. Le chiffre *sept* est en effet chargé de significations ésotériques; il équivaut à un nombre infini dans les formules de propitiation et en ce sens, est synonyme d'abondance sans limite; pour la pensée bezanozano, il marque un seuil, un palier qu'on ne peut franchir sans précautions. Il en est ainsi surtout si les souhaits de bénédiction, prononcés lors du mariage, ont comporté la formule *Mitara fito lahy, fito vavy* (*Ayez sept fils, sept filles*). Il sera donc dangereux de passer de *sept* à *huit*.

C'est normalement un rite appelé *mamahana* (2) le sacrifice d'un zébu qui permettra de passer le seuil difficile; mais les familles pauvres se contentent d'offrir un repas. Le rituel complet exigeait qu'on prélevât sur l'animal sacrifié huit os, pris respectivement sur l'épaule gauche et l'épaule droite, la patte avant gauche, la patte avant droite, la patte arrière gauche, la patte arrière droite; enfin une côte prise dans la

(1) Si le mari a un adultère à se reprocher, il l'avouera en enjambant le corps de sa femme.

(2) De *fahana* nourrir, on peut traduire *mamahana* par nourriture (allusion à la nourriture donnée à la mère, à la cuiller, par le père et les enfants, en quoi consiste l'essentiel du rite).

moitié gauche de la cage thoracique, et une côte de droite. Tous les membres du lignage et du *fokonolona* sont invités; on fait cuire la viande et le riz.

Après le discours expliquant les motifs de la cérémonie, on fait sortir la mère de la case; le mari et les enfants rejoignent la mère — tous habillés de leurs vêtements les plus neufs — et tous vont s'asseoir sur une natte au milieu des assistants; on a placé au préalable, sur la natte, le bucrâne du zébu, les huit os, une marmite contenant le riz et la viande, et une cuiller. La femme est assise sur un tabouret. Le père d'abord, puis les enfants par ordre de naissance, l'aîné le premier, lui donnent chacun une cuillerée de riz et de viande; la nourriture est ensuite partagée entre les assistants qui boivent du *toaka* (1). Les huit os sont suspendus, à la fin du repas à une poutre du toit, à l'intérieur de la case.

La *renin jaza* ou les parentes préparent une grande quantité d'eau chaude. La future mère est frottée de suif de bœuf sur le ventre et les reins; on lui masse le ventre. Quand l'enfant est né, il est lui aussi frotté de graisse (autrefois de miel), et enveloppé d'un fragment de *lamba*; quelques minutes après, on lui coupe le cordon ombilical « à la hauteur des genoux »; parfois on divise ce cordon en trois parties dans le sens de la longueur; autrefois avant de couper le cordon, on l'attachait au doigt de la matrone par un lien de raphia. On donne à boire à la jeune mère une décoction d'herbes pour accélérer l'expulsion du placenta.

Le cordon ombilical (*tadim-poitra* : corde du nombril) était autrefois jeté sur le toit de la case ou dans une rivière sacrée; aujourd'hui il est enterré avec le placenta. Celui-ci (*zokin-jaza* : aîné de l'enfant) est enterré à l'extérieur de la case, soit le long de la paroi ouest, vers le sud, soit devant le seuil de la porte (qui est au sud-ouest, cf. figure) dans un trou que l'on bouche ensuite par une pierre plate. La femme qui va enterrer le cordon et le placenta sort en regardant droit devant elle sans détourner les yeux, — faute de quoi l'enfant loucherait. La plaie est lavée à l'eau chaude (aujourd'hui à l'eau bouillie).

Si la mère a mal au ventre, on lui donne à boire de l'eau de manioc, ou même du *toaka* (eau-de-vie de canne, ou de banane). La mère mange du riz mou et boit du bouillon de poulet.

Le méconium rejeté par l'enfant est gardé (*taindronono* : excréments de sein [de lait]). Autrefois, lorsque l'accouchement avait lieu dans la famille de la femme, celle-ci conservait les premiers excréments et les ramenait, le mois écoulé, dans

(1) Alcool résultant de la distillation de *boetsa*, hydromel fermenté, ou tiré de la canne à sucre, de la banane ou d'oranges; chez les Bezanozano, il est généralement produit à partir de la canne.

la famille du père; on les enterrait à l'est de la case, et on allumait un feu au-dessus (1).

L'enfant reçoit des soins destinés surtout à sa protection ésotérique. On lui bande le ventre. Après 24 heures, il commence à téter sa mère; s'il crie avant, on peut lui faire boire un peu d'eau chaude très sucrée; il a pris d'autre part du *ranombola* (eau d'argent) c'est-à-dire une petite quantité d'eau dans laquelle on a jeté une pièce (autrefois une piastre); les premières gouttes de lait qui sortent des seins de la mère lavés et pressés à la main, sont jetées. On colore le front et les tempes avec un peu de cendre noire prise dans le foyer; au-dessus des oreilles, on pose quelques grains de riz blanc non cuit (pour que l'enfant « n'ait pas la tête ovale ») et on jette d'autres grains dans chacune des quatre directions. Contre l'attaque directe des génies malfaisants (*loloratsy* ou *arakaraka*) on dispose sous l'oreiller un coupe-coupe ou un couteau, ou quelques feuilles (feuilles d'*ambiaty*); ces précautions éloignent les esprits qui par leur présence feraient pleurer l'enfant pendant la nuit. L'enfant dort toujours dans le lit maternel. D'autres techniques sont utilisées contre les influences néfastes : on brûle des parfums (feuilles malodorantes, *ody angatra*) ou des cheveux, ou des morceaux de natte, ou encore un morceau de caoutchouc (on cherche à provoquer une mauvaise odeur). Les précautions doubleront si l'enfant est le cadet d'un ou de plusieurs autres, morts en bas âge; on procédera alors à des fumigations du bébé pendant plusieurs soirs de suite, en brûlant des cheveux, des herbes ou du caoutchouc. On met aussi des perles blanches et noires au cou et au poignet de l'enfant (perles dites *tsileon-doza* : qui n'est pas vaincu par le malheur) (2).

Le conditionnement astrologique de tous les actes de la vie entraînait autrefois l'élimination des enfants nés sous un sort néfaste; cette pratique est aujourd'hui, à notre connaissance, complètement tombée en désuétude chez les Bezanozano, mais on ne peut en dire autant pour tous les groupes ethniques; cependant, les croyances qui l'expliquent demeurent très vivaces : seule la sanction a changé.

Les enfants étaient éliminés (et sont aujourd'hui purifiés ou neutralisés) lorsqu'ils étaient nés un jour néfaste ou sous un destin trop puissant.

Le mois lunaire se partage en deux moitiés de quatorze jours; la seconde moitié est faite de jours néfastes en ce qui concerne la naissance (*mihi lambolana*) la première moitié

(1) Cette période de retraite d'un mois lunaire s'appelait *fifanana*.

(2) De même, on assure une protection de la mère : si celle-ci sort de la maison, elle doit se préserver des mauvais esprits en portant un torchon de tissu enflammés et un couteau.

(*miakabolana*) est faite de jours fastes à l'exception de trois : *Alakaosy* (6^e jour), *Alakarabo* (7^e jour) et *Adaoro* (11^e jour) ; la « puissance » du destin et son caractère dangereux suivaient une progression : *Alakarabo*, *Adaoro*, *Alakaosy*. Les sanctions étaient adaptées à ces différences : l'enfant né en *Alakarabo* portait au cou une graine de *varabo* ; l'enfant né en *Adaoro* était soumis à l'ordalie du feu : il était enfermé dans une très petite case à laquelle on mettait le feu ; on sauvait le patient dès que la case était toute enflammée (1) : si l'enfant survivait, le sort était conjuré ; sinon on se réjouissait de l'élimination d'un être qui aurait plus tard causé la mort de sa mère ; l'enfant né en *Alakaosy* était exposé à l'entrée d'un parc à bœufs. Le destin le plus dangereux était *Alakaosy* ; l'enfant né sous ce destin était réputé devoir entraîner la mort du père ou de la mère ; les devins (*mpanandro*) indiquaient avec précision, au terme de calculs astrologiques, quel était exactement le « sort » de l'enfant. L'élimination du nouveau-né se faisait sans verser son sang et après ordalie ; la plus commune était l'exposition à la porte d'un parc à bœufs ; on enveloppait l'enfant d'un morceau d'étoffe (sans doute parce que les zébus auraient eu tendance à enjamber le corps laissé à découvert) et on ouvrait le parc ; si les zébus épargnaient l'enfant, celui-ci était sauvé. De même l'enfant qui était sorti par les pieds était mis à mort par le rite dit *ahoaka* (de : plonger) on plongeait la tête du *zazaloza* (= enfant de malheur) dans un récipient de bois rempli d'eau bouillante. En dehors de ce cas, si l'enfant sortait vivant de l'ordalie, on lui conférait un nom particulier d'exécration : par exemple *Ratsimandresy* (Préfixe de révérence [*ra*] celui qui ne dominera pas).

Un adoucissement progressif de ces réactions de défense a augmenté le nombre des mesures de substitution : au lieu d'éliminer l'enfant par la mort, on pouvait le donner à un autre lignage, ou utiliser la procédure du rejet. D'autre part, le *mpanandro* (astrologue) ou l'*ombiasy* (magicien) connaissent des procédés capables de changer le destin d'un nouveau-né ; on attribue alors à celui-ci un jour fictif de naissance, jour choisi favorable. Diverses pratiques permettent aussi de neutraliser les influences néfastes : un enfant marqué par le mauvais sort sera couché pendant quelques minutes à l'intérieur d'un poulailler ou dans un endroit sale, rempli d'excréments ; on arrive ainsi, disent les informateurs « à salir leur mauvaise puissance et à la rendre sans force... », alors ces enfants ne peuvent plus faire de mal à personne » ; il est plus correct de voir dans cette pratique un exemple de l'action bénéfique et

(1) Une variante consistait à enfermer l'enfant et la mère dans une case construite de façon très sommaire en herbes et roseaux ; on mettait le feu à la case ; la mère sortait dès que la fumée et les flammes rendaient le séjour intenable.

conjuratoire de l'excrément, bien connue de la magie bezanozano (cf. p. 14) : le contact ne salit pas, il purifie.

L'imposition d'un nom spécifique permet d'autre part de conjurer le mauvais sort.

En sens contraire, on gratifiera d'un véritable « nom de paille » les enfants qui ont besoin d'être entourés d'une protection spéciale; il s'agit d'une appellation péjorative, donnée ostensiblement dans l'intention de détourner l'attention des esprits malins : *Rakotofringa* (préfixe de révérence *Ra*+enfant-ordure). Ce sont donc des noms de minoration sociale qui permettent une sorte de déguisement de la personnalité de l'individu.

On soulignera qu'en cas de conflit entre deux *signes* contraires : le *destin* astrologique et le présage (enfant coiffé) c'est le conditionnement astrologique qui l'emporte, et détermine le sort du nouveau-né. L'accouchement terminé, la toilette faite, et les précautions magiques étant prises, les parents, les amis et les voisins viennent féliciter l'accouchée qui se tient auprès du foyer. Des formules rituelles sont échangées : *Tsara ny nahazo vahiny* (1) *vao mahafaly maharavo* (c'est bien d'avoir reçu un étranger (1) on en est heureux et content). On répond : *Masin-tsaotry ny mpianakavy dia nahazo zazalahy* (ou *zazavavy*), c'est-à-dire Bénie a été la famille, elle a eu un garçon (ou une fille).

Les visiteurs apportent à l'accouchée une offrande qui autrefois consistait surtout en petites crevettes d'eau douce (*patsa* : crevettes); aujourd'hui les cadeaux sont plus variés, mais sont désignés sous le nom générique de *ropatsa* (*ro*, sauce, jus; *ropatsa* : sauce aux crevettes).

L'éthique et la coutume bezanozano ont attribué des valorisations ou des significations aux différentes possibilités qui peuvent se présenter. La naissance d'un enfant mâle est très généralement préférée à la naissance d'une fille, mais la différence n'est pas radicale. La venue de jumeaux (*Kambany*) est aujourd'hui très bien accueillie (2); les Bezanozano considèrent, selon le schème archaïque classique, l'explication habituellement présentée, selon laquelle l'enfant qui reste dans le sein de la mère le dernier a envoyé en reconnaissance l'enfant né le premier et en conséquence puisqu'il a donné un ordre, ne peut qu'être l'aîné. Les Bezanozano se réfèrent à une tradition différente. Si deux frères font route ensemble, le cadet marche devant l'aîné, car celui-ci est le plus fort et surveillera son frère; il assure la responsabilité du voyage; par assimilation, on pense que l'enfant qui demeure en arrière est l'aîné.

(1) *Voyageur*, nom qui désigne le nouveau-né.

(2) Une seule exception : certaines familles ont un *fady* sur les jumeaux ; ceux-ci, autrefois, étaient éliminés, sinon ils causeraient plus tard la mort de leurs parents.

Ils citent le proverbe : *Kambany andro iray, kay zay tonga aloha zandriny* (1), Jumeaux du même jour, celui qui arrive le premier est le cadet. On prend soin de présenter toujours le même sein au même enfant : l'aîné, le sein droit; le cadet, le sein gauche.

Il semble qu'en ce qui concerne les jumeaux, l'éthique bezanozano ait changé radicalement; la péjoration aujourd'hui minoritaire, que nous avons notée plus haut comme caractéristique de certaines familles était beaucoup plus fréquente — et peut-être générale — autrefois.

Les jumeaux de sexes différents ne sont pas appelés frère et sœur, mais *époux*, car dit-on « ils couchent ensemble dans le même *lamba* ». Il s'agit-là d'une croyance qui va au-delà d'une simple comparaison, car une cérémonie est nécessaire pour rompre ces liens d'alliance; le rituel a lieu lorsque les jumeaux atteignent leur quatrième année. Les parents convient alors les membres du *fokon'olona* à assister au sacrifice d'un zébu. On mélange un peu de sang de l'animal à du *boetsa* (2) dans une poterie qu'on pose sur une natte; à côté repose la tête de l'animal sacrifié; les enfants sont assis sur la natte; le chef du lignage paternel fait alors une lustration du liquide (sang + *boetsa*) sur les enfants en prononçant la formule qui dénoue les liens : « *Tsy mpivady intsony ireo, manomboka anio fa mpiana dahy, ka afaka ny fady* » : « Ils ne sont plus mariés, à partir d'aujourd'hui ils sont frères et sœurs ». La viande du zébu est ensuite partagée entre les membres du *fokon'olona* présents.

L'enfant qui naît « coiffé » (*tranon-janany* : la maison de l'enfant) est considéré comme chanceux. On enduit la membrane de suif et on la frotte jusqu'à ce qu'elle tombe. De même, si le placenta est expulsé en même temps que le nouveau-né, le destin de celui-ci sera très favorable.

Rares sont les bébés qui naissent avec une ou plusieurs dents — ce qui est un signe néfaste — (Les dents de lait sont l'objet de soins particuliers et considérées comme des objets sacrés (3)). Les *albinos* sont de mauvais présage; ils étaient éliminés, autrefois; aujourd'hui leur venue est considérée avec défaveur.

L'enfant qui se présente « par les pieds » a une appellation spéciale (*zazafitotra*); il entraîne un accouchement souvent difficile et en accord avec le système de valeurs bezanozano,

(1) Quand deux enfants jumeaux se disputent, la mère rappelle les droits d'aînesse : *Zaza kambany, ka nu aloha no afara koa any akibo any mifanome vonina hitra, vao velona vao mifandaka* : « Les jumeaux ! c'est celui qui est venu avant qui est après. Dites pourquoi, dans le ventre de votre mère, vous vous honoriez et, vivants, vous vous disputez. »

(2) Le *boetsa* bezanozano est la *betsa-betsa* (hydromel fermenté).

(3) Ce sont des « dents de Dieu » seulement prêtées à l'enfant — ce qui explique leur chute ; on les jette sur le toit de la case ou dans le feu.

est considéré comme la conséquence d'une faute commise dans le passé; il s'agit ici de conséquences de rapports sexuels que la future mère aura eus avec des parents sans que le rituel de rupture d'interdit ait été observé (1).

*
**

La jeune mère observait autrefois une longue retraite appelée *fifanana* (un mois lunaire); aujourd'hui, elle sort au bout de quelques jours. L'enfant vit dans la proximité immédiate de la mère; il est porté sur le dos, dans un lamba noué au-dessus des seins; la mère ne le pose pratiquement jamais au sol, mais le confie volontiers à une sœur ou à un frère souvent très jeunes; le père peut lui aussi être amené à porter l'enfant et s'en acquitte sans aucune gêne; il le porte de la même façon ou, s'il ne s'agit que d'une aide temporaire, le garde dans ses bras. L'enfant dort toujours dans le lit, ou sur la natte des parents; on ne signale pas de cas d'étouffement (il n'est d'ailleurs jamais placé entre les époux).

Ce n'est pas ici le lieu de décrire les soins donnés à l'enfant du premier âge, l'allaitement ou la toilette. Notons simplement que le premier acte important de la vie du *zazakely* (*enfant en bas âge*, littéralement : *petit enfant*) est la première coupe de cheveux; étape essentielle dans le processus de socialisation du nouveau membre du lignage (2).

(1) Le rituel dit *alafady* (de *ala*, enlever), *extinction, suppression du fady*, permet, par le sacrifice d'un zébu, de lever l'interdit d'union de deux cousins parallèles ou croisés (avec des variantes selon les cas), sauf en ce qui concerne les cousins enfants de deux sœurs.

(2) La première coupe se fait lorsque l'enfant atteint trois mois; une offrande est présentée à l'autel des ancêtres, au coin nord-est de la case (miel, canne à sucre ou banane); les cheveux coupés sont déposés sur une natte, puis avalés avec du miel, de la canne ou de la banane; le crâne de l'enfant est frotté avec la graisse de zébu. L'enfant est désormais un personnage social.